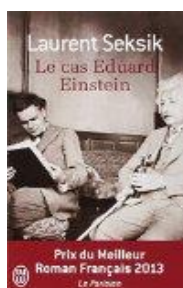


Le cas Eduard Einstein : itin-errance d'un enfant perdu ...

... un écho au livre de Laurent SEKSIK (Editions *J'ai Lu*, 2015).



[...] *si je connais les lois de l'univers, je ne connais presque rien aux êtres humains.*

Albert Einstein

Le livre que nous propose Laurent Seksik est une tranche "d'histoire", que l'on peut tout aussi bien écrire avec un petit, comme avec un grand « H ». Au singulier comme au pluriel, puisque vont s'y trouver mêlées la politique, la science, l'amour, la psychologie et la folie. Cette dernière, infiltrant autant le fonctionnement de l'institution psychiatrique que les sphères privées ou encore les guerres (qui ne sont autre chose que des folies collectives). « Et pourquoi la guerre ?¹ » demandait justement Einstein à Freud.

Tout au long de cet ouvrage, les pas de l'inventeur de la psychanalyse vont résonner dans la pénombre des souffrances d'Eduard, le dernier fils du génial physicien. Ce jeune homme intelligent – qui avait lu tout Schopenhauer, Kant, Nietzsche, Platon, Freud, Mann, Heine et Hugo – fut-il sacrifié par son père sur l'autel de la science ? Ce sont ainsi les places de chacun qui seront revisitées dans ce roman biographique dont les hypothèses avancées nous serviront à en prolonger d'autres. Dans cet article, je vous propose de reprendre les mots des personnages comme s'ils avaient été réellement prononcés tels quels, parce qu'ils me paraissent empreints de justesse et de pertinence eut égard aux éléments historiques et psychologiques présentés. Peut-être qu'une telle (re)lecture permettrait d'entendre autrement ce qui compose cette narration ?

Dans son récit, Seksik n'éluera ni la question du désir, ni les complications que ce dernier ne manque de susciter et qu'il est si tentant de vouloir étouffer dans l'œuf. Il y interrogera ce que peut être un "exil mental" isolant une personne tout au fond d'elle-même. Eduard Einstein souffrait d'hallucinations auditives et visuelles mais ne nous mettait-il pas en garde contre la tentation de conclusions trop hâtives ? : « Les gens qui me connaissent vous diront que je suis fou. N'en croyez rien [...] un haut degré d'ambition change des gens raisonnables en fous qui déraisonnent² ». Nous pourrions faire un parallèle avec les "folies créatrices" d'Antonin Artaud ou de Vincent Van-Gogh par exemple. Folies que tant de leurs contemporains jugèrent insupportables. Ces derniers, pour faire taire les originalités de ces deux artistes, n'hésitèrent pas à les enfermer dans les huis-clos de la présumée démence ... alors qu'à deux pas de leurs époques respectives, germaient ici une grande guerre et là-bas un holocauste autrement plus délirants. Effectivement, où est véritablement la folie ?

Laurent Seksik nous montre les complexités des stratégies humaines quand il s'agit d'effacer ce qui dérange. En l'occurrence, était-ce parce qu'un premier enfant du couple était venu hors mariage, ou

1 Einstein A., Freud S., *Pourquoi la guerre* (1933), Poche, 2014

2 Seksik L., *Le cas Eduard Einstein*, Livre de Poche, 2015, p. 19 et 21

qu'il risquait de compromettre chez le père une carrière internationale qui s'annonçait fulgurante ou encore qu'il arrivait chargé d'un possible handicap congénital (comme l'ont suggéré d'autres auteurs³), toujours est-il que le sort réservé au premier né du couple Einstein – une fille – fut marqué par le sceau du secret, du silence et de l'effacement de la trace justement ; Ce sera une des lignes directrices de cet ouvrage.

Le mariage entre Albert Einstein et la polytechnicienne Meliva Maric fut semble-t-il désavoué par ses parents à lui. Ils s'y opposèrent de toutes leurs forces : « Tu es en train de gâcher ton avenir et ta carrière ! [...] Elle c'est un livre. Comme toi. Alors que c'est une femme qu'il te faudrait !⁴ » soutenait sa mère. Albert et Meliva divorcèrent 10 ans plus tard.

Revenons à Eduard, troisième et dernier enfant du couple. Il commença son "parcours psychiatrique" vers l'âge de 20 ans alors qu'il était en 1^{ère} année de médecine. Il rêvait de devenir psychiatre, suivant le vif intérêt qu'il portait à Freud (une figure paternelle bienveillante qui autorisait à parler librement et notamment de sexualité). Eduard fut placé par sa mère dans une clinique psychiatrique renommée de Zurich. Il y séjourna quasiment à demeure jusqu'à sa mort. Il y fit plusieurs tentatives de suicide, essayant – malgré un régime qui n'avait rien de faveur mais plutôt de rigueur⁵ – de soutenir une vie simple à l'ombre de la célébrité de son père.

Composer avec une telle ascendance ne fut sans doute pas facile pour ce fils Einstein. "*Ein-stein*" en un mot précisera-t-il. Cette nuance n'évoque-t-elle pas le poids d'une "pierre" selon sa traduction allemande, un *Lithos* signifiant Nom-du-père, aussi bien joyau éblouissant que stèle écrasante ? « Supposons que, me trouvant devant la fenêtre d'un train en marche, je laisse tomber une **pierre**. Les lieux que parcourt la pierre sont-ils situés sur une ligne droite ou suivent-ils une parabole ? [...] vous faites moins le malin !⁶ ». Il répondra à cette énigme deux pages plus loin.

En ce qui concerne la place gommée du premier enfant citée plus haut, il est licite de se demander si celle-ci n'aurait pas pu créer un scotome familial plus ou moins forclos ? Lisons Eduard : « C'est une personnalité plus secrète qui vit dans la clandestinité et que j'abrite en quelque sorte. Une fille, je n'ai pas honte de le dire [...]. Cette jeune femme a des problèmes d'élocution et se met à parler par ma bouche. Elle me mène par le bout du nez [...] J'ai besoin d'y voir clair. Je n'aime pas vivre avec une jeune femme sur la conscience⁷ ». Cette présence-absence a-t-elle eu une place dans la psychose qui hanta Eduard, le laissant sans réponse face aux questions qu'il se posait et qu'il adressait à sa mère ? : « Si j'avais une sœur, comment s'appellerait-elle ? Si j'étais une fille, serais-tu contente de moi ?⁸ ». À l'injonction maternelle de se taire, il répondait alors : « [...] vous ne m'aimeriez pas si j'étais une fille. Ici on ne laisse vivre que les garçons !⁹ ».

*

Dans ce livre, on y côtoie Rorschach, Jung, Bleuler (le "père" de la schizophrénie, étiquette diagnostique qui colla à la peau d'Eduard pendant plus de la deuxième moitié de sa vie). Eduard dit un jour tout bas à l'attention de Bleuler et de son diagnostic : « J'aurais beaucoup à lui apprendre¹⁰ »... On croise à Vienne le docteur Sakel et la violence de ses comas hypoglycémiques

3 Zackheim M., *Einstein's Daughter : the Search for Lieserl*, Riverhead Books, 1999

4 Seksik L., *Le cas Eduard Einstein*, Livre de Poche, 2015, p. 55-56

5 *Op. Cit.*, p.62

6 *Op. Cit.*, p.22

7 *Op. Cit.*, p.25-26. Comment ne pas se demander si cette présence féminine chez Eduard n'aurait pas quelque chose à voir avec un "savoir inconscient" concernant « l'enfant ».

8 *Op. Cit.*, p.57

9 *Ibid.*

10 *Op. Cit.*, p.45

aux visées thérapeutiques dont les séances répétées (tout comme les électrochocs) ne purent vaincre les douleurs morales d'Eduard. On traverse l'institution zurichoise toujours actuelle du *Burghölzli* où Eduard fut interné si souvent jusqu'à sa mort à l'âge de 55 ans. Au fil des pages on oscille entre l'atmosphère de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (Milos Forman – 1975) pour les conditions carcérales de soins, et l'ambiance du *Secret* (Claude Miller – 2007) pour la présence fantomatique et asymbolique de l'enfant mort. On y découvre surtout un Einstein capable de calculer la vitesse de l'univers mais incapable d'aller humainement à la rencontre de ce fils malade. Ce livre ne trace-t-il pas, dès lors, les contours d'un trajet chaotique ? Celui d'un fils en quête d'un père, en quête d'une place, d'une reconnaissance et en attente de réponses. Albert Einstein aura cherché (et trouvé) une reconnaissance universelle mais aura également rencontré une solitude universelle. Il aura trouvé ses limites. Seul l'univers ne connaît pas de limites. A ce titre cet ouvrage est aussi un *memento mori*.

Certains ne manqueront peut-être pas, dans cette biographie, de discerner également quelque chose du concept lacanien de "l'instance de la lettre dans l'inconscient"¹¹. En effet, à l'instar du signifiant « *Poordjeli* » dont Serge Leclair publia l'analyse dans *Le rêve à la licorne*¹², la série des lettres « L(i)E » semble frayer une voie insistante dans les prénoms féminins qui gravitèrent autour d'Albert Einstein : **Pauline** (la mère d'Albert), **Mileva** (sa première femme), **Elsa** (sa cousine et seconde épouse), **Evelyne** (sa petite fille adoptée) et, bien sûr, **Lieserl**...

Pour le deuxième enfant du couple Einstein, Hans Albert, les choses furent différentes mais pas moins compliquées. Il eut également deux garçons puis adopta un troisième enfant : une fille. Était-ce une autre façon de réparer le non-dit biographique au sujet de la fille "manquante" ? Ce frère aîné et sa femme eurent d'ailleurs un étrange rapport au "ciel" et aux questions sur la vie. Ils furent membres d'une secte scientiste et, suivant certains de leurs préceptes, laissèrent mourir Klaus – leur second fils – atteint d'une diphtérie comme s'ils abandonnaient eux aussi un enfant aux mains d'un Autre tout puissant à décider.

**

Du point de vue géopolitique et aux yeux du régime nazi, la judaïté d'Albert Einstein le condamna sans recours. Ce parti qui brûla ses écrits le força à l'exode. Et ce fut l'Amérique qui ouvrit les bras à Albert Einstein – le pays des droits de l'homme et des libertés – encouragé dans cette retraite par son collègue de Berlin Max Planck. La lecture du passage retraçant le programme d'extermination des malades mentaux et des handicapés mené par le médecin Helvète Rüdin est particulièrement terrible ; Tout comme l'est le chapitre dans lequel le surveillant en charge des soins d'Eduard lui exprime, sans aucune forme d'émotion, le rapport d'une partie de la confédération helvétique à l'argent de la guerre. La légendaire "neutralité suisse" en ayant conduit plus d'un à considérer qu'une dent en or n'était qu'un objet de négoce entre "gens biens", entre *businessmen* qui ne font que des "affaires" quelles que soient les origines et la nature de l'objet d'échange¹³...

Après avoir pu échapper aux serres des nazis, Albert devint, en 1950, un des nouveaux ennemis de cette chère Amérique : « Déportez l'imposteur rouge Einstein ! » titra le *New York Post* du 12 février 1950¹⁴. À plus de 70 ans, il n'était plus l'ennemi juif mais devenait le communiste dangereux. C'était l'époque du sénateur McCarthy et de la chasse aux sorcières. Certains fonctionnaires américains furent ainsi invités à dénoncer les professeurs d'université

11 Lacan J., *L'instance de la lettre dans l'inconscient* in *Ecrits I*, p.490-526, prononcé le 09-05-1957 à la Sorbonne.

12 Leclair S., *Le rêve à la licorne* in *Psychanalyser*, 1968, p. 112-117

13 Seksik L., *Le cas Eduard Einstein*, Livre de Poche, 2015, p.213-220

14 *Op. Cit.*, p.263

"pro-soviétiques" et réitérèrent, dans une autre terrible répétition, l'autodafé des S.S. en brûlant les livres d'une quarantaine d'intellectuels suspects. Lui, qui avait fui la "solution finale", se retrouvait face à une nouvelle équation avec des "inconnues multiples et récurrentes" : Pourquoi la haine ? Pourquoi la guerre ? Est-il possible de diriger le psychisme de l'homme de manière à le rendre mieux armé contre les psychoses de haine et de destruction¹⁵ ?

Une autre question demeure : Pourquoi entre Freud et Einstein, jamais la question de la psychose d'Eduard ne vint au jour ? Einstein n'osa jamais demander l'aide du psychanalyste viennois pour son fils. Il ne croyait pas, au moins aux débuts de leur correspondance, aux effets thérapeutiques de la psychanalyse. Il ne plaçait son raisonnement qu'au niveau d'un "Savoir" purement scientifique et démontrable (il ne soutint d'ailleurs pas Freud aux portes du prix Nobel) pensant métaphoriquement que connaître la composition anatomique de ses propres jambes, par exemple, ne servirait jamais à mieux marcher... Il modifia son jugement à l'égard de la psychanalyse au fur et à mesure qu'il approfondissait sa lecture des textes de Freud¹⁶. Entendit-il dès lors différemment la conclusion épistolaire que Freud lui adressa en 1933 ? : « L'être animé protège, pour ainsi dire, sa propre existence en détruisant l'élément étranger¹⁷ », car il en vint à se demander si la distance qu'il mit avec Eduard ne fut pas une façon de se protéger lui-même de l'inconnu, de l'étrangement inquiétant chez l'autre ? Les interrogations qu'Eduard formulait au sujet de l'énigme de la poule et de l'œuf prenaient alors une autre dimension : « Qui est né en premier ? Mon père sait cela. Les lois de l'univers n'ont aucun secret pour lui. Il travaille sur les origines. Je tente de faire de même¹⁸ » ... Étonnante illustration de ce que soutenait Lacan : On en dit toujours plus qu'on ne croit quand on parle¹⁹.

Il y a une autre paternité qu'Albert refusa également. Ce fut celle de la folie meurtrière des hommes et de l'engin de mort qu'avait permis son équation sur l'énergie. « Il ne reconnaît pas son enfant²⁰ » nous dit Seksik avec son sens de l'équivoque. « Le "E" de l'équation », précise Eduard, « c'est le "E" d'Eduard. $Eduard = mc^2$ »²¹.

Albert Einstein mourut le 18 avril 1955 (Eduard avait alors 45 ans) terrassé par une autre forme de rupture. Cette fois elle était au cœur de ses organes. Un anévrisme de l'aorte abdominale explosa en lui comme une bombe à retardement. A la nouvelle de la disparition de son père, Eduard répondit avec ironie : « Cela fait 20 ans que mon père a disparu²² »...

Il semble qu'Albert ait toujours vécu ce fils comme une possible punition divine ; Était-ce sa culpabilité à l'égard d'un enfant abandonné ? Toute sa vie aura été un combat pour changer l'ordre des choses²³. « Mon fils est le seul problème qui demeure sans solution²⁴ ».

Après tant d'années de luttes intérieures, Eduard arriva à la conclusion suivante : « Tout le monde se trompe. Mon père n'a pas de vérité. Aucun être n'a de vérité propre. Par exemple, en ce qui me concerne, j'ai bien conscience que les gens me prennent pour un fou alors que je ne le suis pas.

15 *Op. Cit.*, p.192

16 *Op. Cit.*, p.189

17 *Op. Cit.*, p.193

18 *Op. Cit.*, p.47

19 Lacan J., Séminaire XXV, *Le moment de conclure*, séance du 20-12-1977, inédit.

20 Seksik L., *Le cas Eduard Einstein*, Livre de Poche, 2015, p.208

21 *Op. Cit.*, p.45

22 *Op. Cit.*, p.293

23 *Op. Cit.*, p.277

24 *Op. Cit.*, p.280

Qui détient la vérité sur mon cas : les gens ou moi ? Or ce qui est vrai pour moi ne l'est-il pas pour mon père ? ²⁵». Dans ses dernières années de vie, il put enfin obtenir un travail à la clinique en tant que jardinier. On lui assigna la fonction de retourner et de surveiller une petite surface carrée de terre... Il paraît qu'il ait pris ce travail très à cœur. On ne peut exclure que ces "travaux de la terre" aient résonné en lui au-delà des apparences. « Je me suis demandé si la réponse était sous la terre, puisque des cieux ne provenait aucune réponse ²⁶»...

Pour étayer les hypothèses soutenues ici, beaucoup de matériel biographique et historique nous manque bien entendu. Nous apprendrions certainement des éléments d'importance à même de consolider ces voies de réflexion en nous penchant plus avant sur les vies d'Albert, de Meliva et de leurs parentés, mais un tel travail dépasserait largement le cadre de l'écho que j'ai simplement souhaité donner à cet intéressant roman, qui nous montre comment toute littérature a le pouvoir de continuer à nous enseigner.

« La vie m'a appris que rien n'est définitif pourtant je crois savoir que je n'aurai jamais d'enfant. C'est sans doute la meilleure façon d'éviter d'être père ²⁷».

Eduard Einstein

Michel Forné - Psychanalyste, Médecin.
68100 Mulhouse
<http://www.youscribe.com/dr.forne/>

Mulhouse, le 05-04-2015

25 *Op. Cit.*, p.284

26 *Op. Cit.*, p.251

27 *Op. Cit.*, p.261